

Géopolitique à géométrie variable

Histoires de lignes dans *Équatoria*

Jacqueline Jondot (Toulouse)

RÉSUMÉ : Dans *Équatoria* (2009), Patrick Deville inscrit sur une partie de l'Afrique une géographie des lignes coloniales et post-coloniales qui contredisent les lignes droites tracées sur la carte, dont d'autres auteurs africains ont montré l'arbitraire et la rigidité. En suivant des itinéraires d'explorateurs du XIX^e et de révolutionnaires plus contemporains, il fait coïncider de manière kaléidoscopique des événements historiques anachroniques. Entre récit historique et histoire personnelle, il fait surgir deux conceptions, deux occupations de l'espace, celle des coloniaux et celle du romancier.

MOTS CLÉS : Deville, Patrick; Mahjoub, Jamal; colonialisme; postcolonialisme; orographie; saturation

What did borders matter ? Lines in the sand drawn by draughtsmen in the pay of emperors and kings.¹

Dans plusieurs de ses romans,² le romancier anglo-soudanais Jamal Mahjoub évoque la colonisation des bords du Nil au XIX^e siècle, de la Nubie au sud du Soudan, et dans cette région qu'on appelait Équatoria. Il oppose la géographie sinueuse, complexe et insaisissable du fleuve – des « entrelacs confus de vapeurs »³ de sa source à son delta qui s'ouvre et se répand⁴ – aux lignes droites des colonisateurs qui ont découpé le continent africain à coups de lignes rectilignes (frontières, ligne ferroviaire, télégraphe⁵), dans

¹ Jamal Mahjoub, *Dogstar Rising : a Makana Mystery* (London : Bloomsbury, 2013), 264.

² Jamal Mahjoub, *Nubian Indigo* (Arles : Actes Sud, 2006). La version anglaise n'existe que sous forme électronique Kindle (2005). Jamal Mahjoub, *In the Hour of Signs* (London : Heinemann, 1996), paru en français sous le titre *Le Train des sables* (Arles : Actes Sud, 2001).

³ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 79.

⁴ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 78.

⁵ « La France rêve d'un chemin de fer de ses possessions algériennes au Soudan, et en construit un plus modeste pour arriver à ce grand pays sur le Niger, en partant du point où le Sénégal cesse d'être navigable. Manchester suggère de joindre les grands lacs à la mer par une voie ferrée qui déboucherait en face de Zanzibar. D'autres songent à poser des rails entre le lac

une écriture nomade où les récits s'enchevêtrent pour se rassembler en un récit unique et multiple. C'est probablement Jamal Mahjoub qui donne la clé de lecture d'*Équatoria* de Patrick Deville.⁶

Il [le fleuve; J.J.] éclate en une myriade de ruisseaux minuscules qui bondissent et se ruent en avant dans un brouillard lisse et bleu, comme une étoile qui explose dans le firmament. Et c'est là que commence son histoire, au cœur de cet entrelacs confus de vapeurs. Et il en sera de même tout au long de son cours, car il ne cessera d'aller et venir entre des affluents et des petites rivières. Parvenu à la dureté du désert, comme une plante, il va se rassembler pour ne plus former qu'une seule tige rigide.⁷

Le titre du roman *Équatoria* renvoie à une double lecture de l'espace africain autour de l'Équateur qui fait écho à la lecture de Jamal Mahjoub. L'Équateur est une ligne tracée sur la Terre à mi-chemin entre les pôles : « grand cercle de la sphère terrestre, perpendiculaire à son axe de rotation ». ⁸ Cependant, à peine cette définition est-elle énoncée qu'elle est complétée par celle de l'Équateur magnétique qui vient en partie la contredire puisqu'il s'agit d'une « ligne irrégulière formée autour de la Terre par la suite des points où l'inclinaison de l'aiguille aimantée est nulle »⁹. Une autre définition ajoute que cette ligne « divise en deux hémisphères, l'un méridional, l'autre septentrional ». ¹⁰ Cette ligne imaginaire qui n'a aucune réalité tangible sur le sol relève d'une tentative de définir, de délimiter la Terre et de la diviser en espaces séparés, marqués : « Quelques kilomètres avant de franchir la ligne de l'Équateur dans le sens sud-nord est établi en contrebas de la route, *derrière un grillage*, le motel Équateur »¹¹. Toutefois, Patrick Deville¹² retient l'aspect discontinu de cette ligne : « On pourrait consacrer sa vie à ça, après tout, suivre l'Équateur,

Nyassa et le cours inférieur du Zambèze. On projette un télégraphe continental de l'Égypte au Cap de Bonne-Espérance, traversant les pays ouverts par notre voyageur. », William Garden Blaikie, *David Livingstone : sa vie et son œuvre d'après ses lettres et son journal intime, avec une carte des voyages de Livingstone*, Tome second (Lausanne : Arthur Imer, 1884), 305–6.

⁶ Patrick Deville, *Équatoria* (Paris : Le Seuil/Points, 2009), cité sigle E.

⁷ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 78–9.

⁸ *Dictionnaire Le Robert*.

⁹ *Dictionnaire Le Robert*.

¹⁰ *Dictionnaire Le Littré*.

¹¹ Deville, *Équatoria*, 40 [je souligne].

¹² Je parlerai de Patrick Deville ou de l'auteur, par commodité, tout en ayant pleinement conscience du caractère fictif du narrateur. Il souligne ailleurs le caractère éminemment ambigu du narrateur dans ce type de fiction : « Le narrateur de cette nouvelle [...] dont rien n'auto-ri- se le lecteur, ni la police, en vertu d'une convention littéraire inviolable, à penser qu'il pour-rait s'agir de l'auteur. », Patrick Deville, *Pura Vida* (Paris : Le Seuil/Points, 2004), 92.

tout le long de ses quarante mille kilomètres, dont une partie considérable est d'ailleurs immergée » (E, 246). La ligne médiane est donc problématique, dans sa définition et son tracé mêmes. Ce qui n'est pas sans rappeler ce que le consul anglais Dirk confiait à Stanley sur Livingstone : « Il ne prend pas de notes ni n'écrit de journal ; il n'inscrit que rarement ses observations et ne possède que des cartes émaillées de marques et de points, que lui seul est capable d'interpréter ». ¹³ Les zones que la ligne de l'Équateur traverse et en particulier Équatoria, ont des contours flous : « Personne ne connaît l'extension de cette province sans véritables frontières, quelque part aujourd'hui en Ouganda » (E, 144) ; ailleurs elle est dite « province fantôme » (E, 150). Équatoria, province née d'ambitions utopistes d'une poignée d'aventuriers au cœur de l'Afrique, demeure un avant-poste, un poste avancé le plus souvent négligé par les capitales dont il dépend et laissé aux mains de personnages équivoques aux identités multiples tels que le général Gordon ou Emin Pacha. ¹⁴

Le titre du « roman » de Patrick Deville annonce donc une concurrence entre les lignes droites et les lignes floues, et entre les lignes coloniales qui séparent les ethnies et reconfigurent l'espace africain comme un miroir de l'Europe sans parvenir à échapper aux sinuosités orographiques (E, 230, 251, 325), qui dessinent l'espace autrement : « C'est une limite coloniale qui traverse en son milieu le royaume téké, et tout le monde ici l'ignore ou la méprise » (E, 176).

Le projet qui préside à l'écriture de ce « roman » est une biographie de Pierre Savorgnan de Brazza à l'occasion de la translation de ses restes dans un mausolée à Brazzaville, mais très vite la ligne chronologique perd sa linéarité pour « s'égarer » dans les méandres d'autres biographies comme celle de Tippu Tip ou d'autres bribes de biographies fragmentaires d'autres voyageurs de ces marches ¹⁵ ou marges équatoriales. Si cette chronologie morcelée peut être considérée comme la métaphore des itinéraires non linéaires de Brazza, il faut sans doute aussi la lire comme une réponse au projet colonial qui se veut délimitation et définition nettes et précises. Deux visions de l'Afrique s'opposent, celle des explorateurs et/ou écrivains – souvent confondus – et celle des colonisateurs.

¹³ Jakob Wassermann, *La vie de Stanley (Boula Matari)*, traduit de l'allemand (Paris : Albin Michel, 1933), 71.

¹⁴ « Il est le lieu géométrique de tous les troubles, de toutes les discordes, de toutes les irrégularités. », Wassermann, *La vie de Stanley*, 228.

¹⁵ Du proto-germanique *marko* ou *marka*, signifiant « frontière ».

La frontière, cette ligne qu'un trait de plume, telle une lame acérée, avait tracée arbitrairement. C'est elle qui séparait les rochers de vastes étendues de sable, tenait à l'écart deux peuples unis par un fil étrange et luisant qui s'enroulait au plus profond du continent. Ce fil, c'était le fleuve.¹⁶

Les colonisateurs ont horreur du vide, des « espaces blancs » non cartographiés, non légendés¹⁷ : « l'atlas de la bibliothèque familiale, imprimé en [18]52, laisse un blanc immense au centre de l'Afrique »¹⁸. Les colonisateurs commencent toujours par cartographier l'espace comme première étape de leur appropriation et de l'inscription de leur maîtrise, de leur mainmise sur les nouveaux territoires.¹⁹ Ignorer les cartes des prédécesseurs consiste à nier leur antériorité sur les terres convoitées : « Les Anglais croient découvrir tout cela, et qu'ils sont les premiers à explorer le cœur de l'Afrique. Depuis des siècles, des cartes arabes ont été tracées qu'il suffirait de consulter ». ²⁰ D'ailleurs, à l'ère postcoloniale comme le narrateur d'*Équatoria* en fait l'expérience plusieurs fois, les cartes et autres plans ont disparu, comme pour effacer l'emprise coloniale qui cependant demeure dans la toponymie : « Après que je me suis plaint de l'apparente impossibilité de me procurer un plan de la ville, ou du fait plus inquiétant qu'on refuse de m'en vendre un »²¹. La cartographie coloniale sert à découper selon des lignes droites (« La route des Chinois est rectiligne » (E, 169) et selon des axes divers mais rectilignes : « La France veut aligner ses positions sur un axe horizontal [...]. L'Angleterre tient à son axe vertical » (E, 179). Critiquant « l'arbitraire des faiseurs d'atlas

¹⁶ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 12.

¹⁷ Voir Philippe Vasset, *Un livre blanc : récit avec cartes* (Paris : Fayard, 2007).

¹⁸ E, 306. Voir aussi E, 333.

¹⁹ Territoire vient de *terrere*, effrayer. Le territoire est donc un endroit contre lequel les gens sont mis en garde. Avec la notion de territoire, on commence à voir apparaître les limites d'un groupe qui en exclut l'autre.

²⁰ E, 288. Voir aussi E, 298. Stanley consacre un chapitre de son récit dans les ténèbres de l'Afrique aux cartes de ses prédécesseurs depuis l'Antiquité jusqu'aux voyageurs arabes du xv^e siècle ; H. M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique : recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha*, ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, contenant 150 gravures d'après les dessins de A. Forestier, Sydney Hall, Montbard Riou, et trois grandes cartes tirées en couleurs, Tome second (Paris : Hachette, 1890), 270–88. « Nous n'avons pas à faire les fiers, on le verra, puisque les anciens voyageurs, géographes et écrivains, avaient déjà des idées très nettes sur l'origine du Nil, et avaient entendu parler des Montagnes de la Lune, des trois lacs et des fontaines qui donnent naissance au grand fleuve égyptien. », Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 270.

²¹ E, 121. Voir aussi E, 234.

contemporains », ²² Stanley, en son temps, morigénait déjà ses concurrents sur le terrain en ces termes : « Dans une récente carte, tenue en Allemagne pour une des plus parfaites, [...] une ligne droite, tirée au hasard, représente une côte très intéressante par ses multiples indentations ». ²³ Ces lignes droites quadrillent le continent pour en faire le terrain de jeu des puissances coloniales : « La carte de la région est un damier » (E, 197), « L'Afrique est alors un jeu de go » (E, 178). Les métaphores du damier et du jeu de go illustrent ce découpage purement géométrique, totalement étranger au terrain, qui ne tient aucun compte des lignes naturelles que les fleuves inscrivent pourtant sur le terrain. Ces découpes morcellent le terrain en une multitude de parcelles (« Le Congo français est découpé en quarante concessions cotées en Bourse » (E, 197), isolées les unes des autres (E, 178), qui font du territoire africain un gigantesque corps morcelé, représenté par le corpus morcelé que Patrick Deville cite ou évoque dans son propre texte.

C'est toute la différence entre un Stanley et un Brazza, l'un traversant le continent de part en part (E, 50–1) alors que l'autre suit les sinuosités des fleuves qui n'en finissent pas de se ramifier (E, 19, 43). Même si son « exploration [...], inexorablement, s'est transformée en conquête » (E, 201). Il n'est pas indifférent de retourner à l'origine latine d'explorer, *explorare* qui a pour second sens « faire une reconnaissance militaire » ²⁴. Voir aussi la « pureté » et le désintéressement colonial » des intentions des explorateurs : « Son but était aussi pur que celui de Livingstone, assure sa femme [...]. La recette pour la transformation de l'intelligence et des mœurs des pays africains était d'une simplicité digne de lui. L'Europe n'avait qu'à nouer avec l'Afrique des relations commerciales et en peu de temps, grâce à la ferveur philanthropique, alliée au travail scientifique, le continent noir deviendrait un véritable Paradis. [...] En sa qualité d'Anglais, il devait diriger son attention tout d'abord sur la Grande-Bretagne et l'aide britannique, ce qui résultait aussi de la connaissance des rapports de force existants. » ²⁵ Son biographe – ou plutôt hagiographe – ajoute d'ailleurs : « Il y avait en lui un colonisateur de grande envergure. Ses expériences avec l'homme noir l'ont conduit à réformer de fond en comble son jugement sur la race africaine, sans toutefois le guérir de la manie européenne de l'annexion » ²⁶ si elle a abouti aux lignes de coupure

²² Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 277.

²³ Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 277.

²⁴ *Dictionnaire Gaffiot*.

²⁵ Wassermann, *La vie de Stanley*, 106.

²⁶ Wassermann, *La vie de Stanley*, 163.

coloniales, l'aventure des explorateurs comme Brazza en est tout l'opposé. Là où le colonisateur pose des limites, où il envoie des fonctionnaires qui s'y considèrent dans une impasse, bloqués dans leur carrière (« Quelle faute a-t-il commise pour se retrouver là, aux confins de l'Empire ? » (E, 109), l'explorateur repousse sans cesse les limites.²⁷ Stanley souligne d'ailleurs cet aspect limitatif des explorations à visée coloniale :

Notre ambition serait seulement d'avoir arrêté, pour quelques années, les fugues périodiques de cette partie du continent qui va de l'est à l'ouest et d'un océan jusqu'à un autre, du 10^e degré de latitude nord au 20^e degré de latitude sud. [...] En vain les explorateurs répandirent leurs sueurs sous le soleil des tropiques, endurèrent les fatigues et les privations de toutes sortes ; en vain essayèrent-ils de donner une forme durable à leurs découvertes. Quelques années à peine, et l'inexorable crayon d'un géographe traçait des lignes nouvelles à la place de l'image qu'ils avaient cru fixer.²⁸

Au lieu de découper, de fractionner, l'explorateur cherche à faire un tout de ces fragments épars dont il accepte, à son corps défendant ou à corps perdu, qu'ils ne se laissent pas maîtriser, pas circonscrire, qu'ils demeurent mouvant, comme les cartes que Conrad ne cesse de « retoucher [...] [d'] enrichir de détails glanés lors de ses propres navigations » (E, 306). L'explorateur accepte – recherche ? – l'infinitude (« A l'horizon, les eaux de l'Atlantique sont déjà noires comme de l'asphalte, sans obstacle jusqu'au Brésil en face » (E, 88). A la finitude des frontières tracées, il préfère « la prolifération des Congo » (E, 67). A la géographie qui sert de support aux inscriptions coloniales, il préfère l'orographie : « Découvreur de fleuves. [...] Il est celui qui enrichira la collection de Cours d'eau et Rivières du Monde des fleuves Ogooué et Oubangui, des rivières Mpassa, Léconi, Léfini, Alima et Sangha » (E, 15). D'ailleurs les premières cartes mentionnées au début du roman sont des cartes liées à l'eau, élément fluctuant, mouvant, puisqu'il s'agit « des cartes marines » (E, 14).

« des cartes marines » : sans majuscules. Cette absence de majuscules dans le titre des chapitres est un signe de cette infinitude, de ce puzzle hydrographique jamais complété (E, 51). Patrick Deville propose une cartographie

²⁷ *Eplorare* a pour troisième sens éprouver, mettre à l'épreuve, *Dictionnaire Gaffiot*.

²⁸ Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 271. Stanley éprouve une certaine amertume à la pensée du caractère éphémère de ses cartes, vouées à l'oubli : « la douloureuse certitude que d'ici à dix ans, quelque stupide cartographe anglais ou allemand fourrera mon lac à 500 ou 600 kilomètres plus à l'est ou à l'ouest, et passera l'éponge sur mes travaux », Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 272.

fluide qui résiste aux lignes finies. Le texte devillien s'inscrit dans une démarche de résistance à ces frontières rectilignes imposées par les colonisateurs de tout poil. Il met ses pas dans ceux de ces explorateurs-écrivains qu'il convoque dans ses pages, de ceux qui brouillent les lignes plutôt que de les graver dans le sol :

[Brazza] remonte l'Ogooué jusqu'à la rivière Mpassa, traverse les plateaux Batakés et la ligne de partage des eaux, descend le Léfini jusqu'au fleuve Congo [...]. Pour l'Ogooué, la prouesse est inutile. Le fleuve retombe dans le secret de ses jungles et de ses chutes infranchissables. (E, 20)

L'absence de majuscules en est le premier signe typographique visible puisque les chapitres coulent les uns dans les autres pour former un réseau qui va devenir inextricable à mesure que le récit progresse le long de la ligne de l'Équateur. L'absence de guillemets pour certaines citations (E, 69) participe de ce même brouillage des frontières, des limites, entre les textes cités et celui de Patrick Deville. La porosité des textes se traduit également par les liens qu'entretiennent les différents auteurs et explorateurs entre eux dans un jeu de lectures ou de citations mutuelles : « Conrad [...] pla[ce] le cœur des ténèbres auprès de Stanleyville, [...] bien que jamais les lieux ne soient mentionnés. Brazza ne lit pas la nouvelle de Conrad. Il la lira plus tard, à Alger » (E, 147).

Patrick Deville, sur le terrain, s'intéresse aux frontières instables, poreuses, aux « frontière[s] bonhomme[s] » où « les autorités ferment les yeux » (E, 238) Les zones frontalières où les identités se mêlent font l'objet de son attention : « un lac dans lequel les femmes des villages gabonais viennent pêcher les poissons congolais » (E, 177) ; « le bazar musulman et le marché chrétien sont réunis, ou séparés, c'est selon, par le marché aux poissons » (E, 272). Zones de contact, zones de chevauchement plus ou moins légales où s'opèrent le commerce (« projet de commerce transfrontalier » (E, 169), la contrebande (« ici tout le monde touche plus ou moins à la contrebande. Laquelle est liée à la navigation » (E, 217) ; « Cet homme charmeur et chaleureux, dont on pourrait penser que la vie de contrebandier est palpitante et rocambolesque, trouve au contraire qu'elle est ennuyeuse, c'est devenu la routine » (E, 269–70) et autres trafics (« le trafic des armes pour l'Angola » (E, 174) et braconnages (E, 173). Cette porosité spatiale constatée s'applique aussi aux périodes entre lesquelles Patrick Deville circule sans les marquer clairement).

L'instabilité du signe prévaut : le nom, ce qui identifie un lieu et le fixe dans une identité, est mouvant : « Les villages changent de nom chaque fois qu'ils se déplacent et selon lui ils se déplacent souvent » (E, 176). Villes et pays sont renommés au gré des occupants : « Il fonde le poste de N'Tamo qui deviendra Brazzaville » (E, 65) ; « à Nova-Lisboa, aujourd'hui Huambo » (E, 126) ; « au cœur de l'actuelle Tanzanie » (E, 286) ; « l'ancien Zaïre devenu RDC » (E, 174). Mais les lieux se télescopent aussi, créant une confusion spatiale, quand les rues des villes d'un pays adoptent le nom d'un lieu ou d'un personnage d'un autre continent comme, par exemple, le boulevard Che-Guevara à Alger (E, 185) qui délocalise-relocalise et brouille la frontière entre les deux espaces géographiques.

Les personnages sont aussi sujets à une identité versatile qui brouille les pistes de lecture pour un lecteur non averti. Si Savorgnan de Brazza ne perd qu'un accent grave sur son « a » final (E, 15). Loti, Conrad, Stanley (« John Rowlands a déjà deux fois changé son nom » (E, 47) ; « Il signe Henry Morton Stanley » (E, 49) ; « celui qu'on appelle ici Boula-Mari, le Briseur de Roches » (E, 66). « Il resta étranger en Afrique et dans son pays. Etranger toujours ! Sa vie pourrait porter ce titre : Biographie d'un étranger. Ses compatriotes semblent avoir eu cette impression. »²⁹ ou Emin Pacha (« Emin Pacha lui sourit. [...] Il est Schnitzler et reprend sa nationalité allemande »³⁰. Emin Pacha est, selon le biographe de Stanley, « flottant, sans patrie dans son for intérieur »³¹ ou encore Che Guevara (« Ramón Benítez est le seul Blanc du groupe » (E, 312), ont une identité flottante dont l'auteur se plaît à jouer, les désignant alternativement sous leurs différents noms ou pseudonymes.³² Vient s'ajouter à cela une nationalité tout aussi fluctuante pour plusieurs d'entre eux (Brazza, Conrad, Stanley (« Stanley [...] n'est plus anglais » (E, 64) ; « l'Américain » (E, 66). Comment l'espace découvert par ces personnages aux contours flous n'en serait-il pas affecté ? Les « explorés » répondent donc aussi à une identité à géométrie variable : « Celui-ci est camerounais, depuis dix ans au

²⁹ Wassermann, *La vie de Stanley*, 310–1.

³⁰ E, 298. Voir aussi E, 149–50.

³¹ Wassermann, *La vie de Stanley*, 228.

³² On peut rattacher à ces identités versatiles l'étymologie des Angolares (E, 76). On lit également cette versatilité chez Jamal Mahjoub : « Le fleuve semble se séparer, se diviser, de sorte qu'il n'y aurait plus un seul cours d'eau, mais plusieurs. Il n'arrête pas de changer de nom. [...] Tout ce que chacun raconte à son sujet ne vient pas contredire ce que les autres en disent. C'est pourquoi le fleuve devient une sorte de film qui déroule inlassablement sa litanie de vérités », Mahjoub, *Nubian Indigo*, 77–8.

Gabon. [...] C'est seulement lorsqu'il est question de football qu'il revendique sa nationalité camerounaise. Pour le reste, il est Bamiléké. Et de chaque côté de la frontière, il est chez les Fangs » (E, 60).

A ces explorateurs à l'identité aussi complexe et instable peuvent difficilement être associés des itinéraires linéaires que, de toute façon, l'auteur fragmente, en en éparpillant les différents épisodes dans son récit, dans un ordre non chronologique, même s'il répète que l'itinéraire de Stanley est linéaire : « Stanley vient de traverser deux fois l'Afrique de part en part dans un sens puis dans l'autre » (E, 153). Les mouvements des diverses troupes ou groupes sont la plupart du temps à l'image du réseau fluvial : « la troupe s'éparpille, se scinde en de multiples groupes de diversion, se perd » (E, 134). Les itinéraires inversés contribuent davantage à la fragmentation qu'à un effet de miroir : « Dans un trajet inverse à celui de Bogart, Mobutu gagne le Maroc. Casablanca » (E, 252).

En fait, aux lignes droites précises sur la carte de l'Afrique, aux lignes épurées que préconisait Stanley,³³ Patrick Deville superpose une multitude de lignes saturées qui complexifient la lecture de l'espace et, en quelque sorte, nient l'existence des frontières artificielles coloniales qui coupent et séparent tout en étant sujettes elles-mêmes à des mouvements liés à la recomposition géopolitique incessante. La biographie de Savorgnan de Brazza est augmentée de nombreuses autres biographies qui s'y mêlent et se confondent parfois à elle, non seulement pour la mettre en contexte quand il est question de ses contemporains mais surtout, pour la mettre en perspective dans ce que ses voyages ont pu avoir de conséquences sur le long terme. La chronologie et la biographie devilliennes n'ont rien en commun avec « la chanson de Brazza, [...] [qui] en trois minutes, parvient avec gaieté à résumer ce que j'essaie de faire depuis des mois : écrire la vie de Brazza » (E, 228). Cet hymne à la colonisation est d'ailleurs scandé par une manière de refrain, « Naviguons droit devant | Naviguons droit devant » (E, 236), affirmation d'une droite ligne que confirme sa structure temporelle strictement chronologique et précise (« En 1872 », « En 1875 », « En 1879 », etc, E, 236). Brazza en est le seul sujet grammatical et thématique. La biographie devillienne obéit à d'autres critères. En croisant, superposant, opposant, les itinéraires de différents explorateurs

³³ « Si les livres de voyage n'étaient point accompagnés de cartes, il serait presque impossible de comprendre ce qu'ils ont voulu peindre, et la rédaction en deviendrait intolérablement aride. Je relègue cette sécheresse dans mes tracés topographiques, évitant ainsi les redites et les descriptions ennuyeuses. Ils m'aideront à être clair, seront le trait le plus beau et le plus intéressant de cet ouvrage. », Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 307.

et/ou écrivains de différentes nationalités et de différentes époques, Patrick Deville suscite des rencontres in absentia, non seulement improbables mais impossibles dans le réel, entre des personnages en dépit de la chronologie historique : « Nous sommes en 90 et il règne sur le Congo depuis 65, l'année où meurt Schweitzer à Lambaréné, l'année où Che Guevara dans la jungle du Congo soutient les efforts de son ami LDK » (E, 250) ; « Ces Deux-là [Tippu Tip et Brazza] ne se sont jamais rencontrés. Sans doute entendirent-ils leur nom prononcé » (E, 284). Ses pages fourmillent de ces rencontres (E, 248–9) qui, à peine ont-elles lieu, que l'auteur éloigne les personnages pour les mettre dans de nouvelles relations tout aussi improbables, dans une démarche kaïdoscopique (E, 248–9) qui crée des réseaux malgré, ou en raison de la fragmentation, de l'éparpillement imposés à la chronologie. Des personnages réels croisent des personnages fictifs comme ceux de *Heart of Darkness* de Joseph Conrad³⁴ et les époques se télescopent alors que Brazza ou Che Guevara foulent le même sol à un siècle d'écart. On assiste à une superposition d'itinéraires ayant lieu à divers moments qui produisent un feuilletage du texte, que Patrick Deville évoque dans *Pura Vida* :

De la même façon qu'il est utile de connaître les positions des plaques océaniques pour rendre compte des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, l'intelligence des conflits humains nécessite la délimitation de multiples zones aux chevauchements complexes : aux habituels atlas religieux et linguistiques, il convient ainsi de superposer les cartes sportives et alcooliques.³⁵

Le Congo charrie tout aussi bien Stanley que Conrad ou Marchand, ce qui, par un effet de parallélisme, suscite T.E. Lawrence (« On crie “ A Fachoda ! ” comme Lawrence criera plus tard “ A Akaba ! ” » (E, 180). Au fil de l'encre, Mar-

³⁴ Contrairement à la stratégie devillienne, si le biographe de Stanley constate la similitude – et peut-être la filiation – entre l'aventure de Stanley « dans les ténèbres de l'Afrique » et le roman de Conrad, *Au Cœur des Ténèbres*, il le fait en dehors du récit principal, dans un chapitre intitulé « Essai d'interprétation ». « Chaque fois que je la lisais [...] je ne pouvais m'empêcher de penser que si la tragédie d'Iambouya n'était peut-être pas immédiatement présente à son esprit, du moins ce profond connaisseur des Tropique a été certainement influencé de façon décisive par la sinistre symphonie africaine à une époque quelconque de sa vie », Wassermann, *La vie de Stanley*, 253. Dans la même veine, le traducteur de la biographie de Livingstone ajoute une note de bas de page pour signaler le rôle de Brazza : « Est-il besoin de rappeler les succès obtenus par M. Savorgnan de Brazza, de la nation française, dans ses efforts pour arriver plus facilement au Congo supérieur navigable par les vallées des fleuves côtiers plus au nord ? », Garden Blaikie, *David Livingstone*, 305.

³⁵ Deville, *Pura Vida*, 239.

chand rencontre Kitchener et c'est Azincourt qui surgit au bord du Nil à la fin du XIX^e siècle.

Dans la démarche devillienne, les lieux sont saturés. La saturation de l'espace est obtenue en concentrant divers pays ou continents en un même lieu. Ainsi à Luanda, la pizzeria du quartier de la Sagrada Familia est tenue par un patron indien avec qui l'auteur évoque l'Algarve en écoutant *L.A. Woman* des Doors (E, 120) : en un espace réduit, sont concentrés cinq pays (il y compare les Marlboro light achetées sur place à celles de Neufchâtel) et deux continents.³⁶

L'odonymie participe du même principe de saturation d'un espace puisque les noms de rues d'une ville renvoient à des espaces hétérogènes. Même s'il indique que « personne ici n'utilise, ni même ne connaît le nom des rues » (E, 123), Patrick Deville n'en établit pas moins un catalogue exhaustif qui concentre en un seul lieu un nombre de pays et continents étrangers :

Nous descendrons demain l'avenue Che-Guevara sur toute sa longueur jusqu'à l'avenue Lénine que nous prendrons à droite jusqu'au Largo do Kinaxixe. Après j'hésite encore, rue du Maréchal-Tito, ou rue Gamal-Abdel-Nasser puis avenue Nehru. (E, 123)

Auparavant, il avait pris soin de noter, autre saturation du lieu, qu'il avait « appris la topographie de Luanda dans les romans de Pepetela,³⁷ tout spécialement les aventures de son Jaime Bunda, parodie de James Bond » (E, 123) faisant coïncider l'Angola et l'Angleterre par le truchement du personnage de fiction. Ailleurs, un lieu est investi de multiples personnalités étrangères (E, 227) agglomérant, cristallisant tous les lieux d'origine en un lieu unique. La délectation de l'auteur à accumuler les noms des personnalités présentes ou éponymes, au lieu d'épuiser le lieu,³⁸ le sature en y concentrant les autres lieux, forçant des coïncidences improbables. De la même manière, il unit sur un paquebot transatlantique Mark Twain et Stanley, l'un au Nicaragua, l'autre en Afrique par le truchement de leur éditeur (E, 303).

Pareillement, l'espace africain est saturé de tous les lieux attachés aux divers personnages qui le parcourent. L'auteur opère des déplacements (« ce qui est alors une autre frontière entre la Belgique et l'Allemagne, à l'époque où toute la région, à l'est des lacs Tanganyka et Kivu, jusqu'au Ruanda-Urundi,

³⁶ Voir aussi E, 215–6.

³⁷ Notons que Pepetela est un pseudonyme, celui d'Artur Carlos Maurício Pestana dos Santos.

³⁸ En référence à Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (Paris : Christian Bourgois, 1982).

est sous l'administration de l'Ost-Afrika »³⁹, des transpositions (« Il désigne sultans les chefs africains dont les Européens feront des rois nègres » (E, 286), des translations (« Son bar personnel, dont s'enorgueilliraient maints villages bretons ou alsaciens » (E, 171) : tous ont pour effet d'augmenter l'espace équatorial d'éléments extérieurs qui troublent les limites des deux espaces qui, dès lors, s'interpénètrent. Des comparaisons (« La vieille ville rappelle Mascate ou Mutrah » (E, 329), des équivalences (« Zanzibar est le Bagdad, l'Ispahan, le Stamboul de l'Afrique orientale » (E, 329) ou des oppositions (comme celle que fait Deville ente São Tomé et Príncipe et Zanzibar et Pemba (E, 330) font entrer en collision des espaces hétérogènes, créant une unité de lieu dans le texte, de la même manière que le télescopage des personnages crée une unité de temps. Celui-ci est parfois renforcé par une hyphénation (« le jeune Stanley-Marlow retrouve enfin le vieux Kurtz-Livingstone » (E, 259) qui lie de manière indéfectible des personnages hétéroclites. Des personnages comme Tippu Tip qui a rencontré tous les Blancs (E, 290) ou comme Gordon qui a été des aventures coloniales sur tous les continents (E, 141–2) résument à eux seuls cette concrétion spatiale et temporelle.

Les lignes devilliennes ne sont jamais simples, jamais binaires (« Concernant ces deux-là, il est prudent de pondérer les clichés, ces antagonismes que les journaux avaient exacerbés pour en faire des hommes de Plutarque, le grand cœur de l'aristocrate pacifique et la terrible dureté du fils de personne » (E, 152), mais ternaires. Dans la plupart de ses mises en lien, en rapport, l'auteur introduit un troisième terme : un événement – « [Tippu Tip ; J.J.] meurt [...] le 13 juin 1905. C'est trois mois après la mort de Jules Verne, lequel avait fait partir son ballon imaginaire de la plage de Zanzibar. Et trois mois avant la mort de Brazza à Dakar, près de l'endroit où le ballon imaginaire avait atterri cinq semaines plus tard » (E, 299–300) – un lieu – « Comme à Cuba sur le sucre, et à Sao Tome sur le cacao, la révolution [à Zanzibar] mise tout sur le clou de girofle » (E, 339) – ou un personnage (« Ces Deux-là, le rital et le polac, avaient remonté le fleuve Congo au même moment, dix ans plus tôt. Brazza constate que Conrad, comme lui, a lu Stanley » (E, 197). Les relations binaires débouchent sur des relations ternaires qui causent ces rencontres incongrues mentionnées auparavant :

[Tippu Tip ; J.J.] atteint une région inconnue des Arabes [...]. C'est cette même dawa que retrouvera Che Guevara un siècle plus tard. Comme Livingstone, il

³⁹ E, 263. Voir aussi Wassermann, *La vie de Stanley*, 295–6.

est en 1965 le seul Blanc au milieu de sa troupe de Cubains noirs et des combattants congolais. (E, 288)

Les époques de colonisation et décolonisation sont ainsi mises sur un même plan par cette relation triangulaire.

Dans ces relations triangulaires, l'élément hétérogène est souvent non africain. L'Amérique latine, celle qui est également traversée par l'Équateur, est omniprésente dans *Équatoria*, comme pour établir la continuité de cette ligne coupée par une masse océanique. Che Guevara est un personnage récurrent aux côtés de Brazza, Stanley et cie (« Brazza, pas plus que Guevara, n'est fait pour la gestion des affaires courantes, la mise en place d'une administration coloniale ou l'organisation d'un ministère de l'Industrie communiste » (E, 140). Les comparaisons intercontinentales sont légion : « En raison des échanges botaniques initiés par la conquête, l'Amérique centrale se couvre de caféiers africains et ses cacaoyers sont emportés pour être plantés en Afrique » (E, 77).

Dans ces relations triangulaires donc, l'élément hétérogène est souvent non africain et lié à l'histoire voyageuse, itinérante de Patrick Deville : « J'ai vu les yeux de ma grand-mère qui a vu les yeux de son grand-père. Celui-ci vivait au Caire. Il a vu souvent les yeux de Lesseps qui ont vu les yeux de Brazza » (E, 332). Au-delà de la saturation des lieux qui cherche à faire coïncider temps et espace, il existe un désir de continuité dans l'écriture devillienne. S'il insiste sur la continuité plus ou moins explicite entre les travaux et explorations des divers personnages (« [Stanley ; J.J.] achèvera l'œuvre de Livingstone », E, 51. « De toute sa volonté il [Stanley ; J.J.] aspira à l'achèvement de l'œuvre de Livingstone. C'était comme une mission posthume. [...] Tout en lui [...] faisait puissamment écho à l'appel de l'ombre chère », Wassermann, *La vie de Stanley*, 106), c'est la continuité de son propre itinéraire qui est en jeu : « après avoir quitté le Pacifique pour l'Atlantique, je veux atteindre l'océan Indien. [...] Grosso modo de São Tomé à Zanzibar puis de Sumatra à Bornéo, de Quito à Bélem le long de l'Amazonie » (E, 246). Nouvel écho de Jamal Mahjoub qui écrit que « tous les récits s'enchevêtrent. Dans l'un se trouve l'embryon d'un autre, et c'est ainsi qu'il déroule la spirale de l'histoire, qui lui échappe des mains et se retrouve dans les nôtres ». ⁴⁰

De récits multiples, Patrick Deville cherche à faire un récit unique, reliant des points disjoints par-delà les océans, les époques et les idéologies. S'imagine-t-il en démiurge à provoquer des rencontres incongrues, imagine-

⁴⁰ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 32.

t-il une réécriture de l'Histoire? A l'évocation du « vieux Marx en villégiature dans les beaux quartiers de l'Algérie française » (E, 196), il se demande : « Brazza a-t-il lu le Manifeste? A-t-il imaginé un instant qu'il aurait pu, un siècle avant l'arrivée au pouvoir de Denis Sassou Nguesso, installer un régime communiste au Congo? » (E, 196). Ailleurs, il se demande s'il ne devrait pas « rallumer en France la guerre coloniale. Jeter de l'huile sur les braises. [...] Mais sans doute suis-je le seul à vouloir percer cette énigme » (E, 193).

On sent comme un désir de raccourci historique similaire à ceux auxquels l'auteur a eu recours pour réunir en une seule époque les époques coloniales et post-coloniales par le truchement de ses rencontres apocryphes, ce qui lui permet une critique des deux périodes. Mais c'est surtout par le biais de l'ironie qu'il dénonce la quête du pouvoir qui préside à ces diverses conquêtes, qu'il soit politique ou scientifique. Il ramène toutes ces conquêtes de territoire à une quête de cigarettes :

La première décision de mon règne à Luanda fut d'ériger la pizzeria du quartier de la Sagrada Familia en centre provisoire du monde. A partir de celle-ci, je lançai un grand nombre de raids d'observation en cercles concentriques, avec pour but premier d'identifier les ressources en Marlboro light et en vin blanc. (E, 120)

De même sa cartographie, minutieusement précise, relève de cette ironie qui place au premier plan ce qui est secondaire pour les pouvoirs :

Pour le vin blanc, le mieux est de s'approvisionner dans le supermarché du centre-ville, pas très loin du mausolée. De là il suffit de remonter la rue de la Musique-Tambour, de traverser une place herbeuse, zone à l'abandon où officient des petits vendeurs de presque tout, rasoirs et cacahuètes, friandises, de dépasser la terrasse du café Seven, de tourner au coin de la rue, et de pénétrer dans l'épicerie du grossiste libanais jamais en panne de Marlboro light. (E, 242)

Parodie de mainmise sur les ressources essentielles d'un territoire colonisé ou décolonisé – ou devrait-on dire post-colonisé, c'est-à-dire colonisé après – cet exercice de style tend à montrer que le seul pouvoir qui compte, c'est celui qui raconte l'histoire qui le détient : « Celui qui raconte l'histoire est le maître du monde ». ⁴¹ Patrick Deville exprime la même idée dans *Pura Vida* : « Il est saint Pierre et dispose du pouvoir exorbitant de biffer un nom, de l'ex-

⁴¹ Mahjoub, *Nubian Indigo*, 147.

clure de l'Histoire comme on chasse une âme du paradis. Il est le maître du monde ». ⁴²

In fine, la seule quête qui vaille, c'est l' « itinérance » kaléidoscopique que Patrick Deville construit au cours de son « itinérance » qui ne s'arrête pas aux limites du continent africain (« après avoir quitté le Pacifique pour l'Atlantique, je veux atteindre l'océan Indien », E, 246) mais fait se jeter chaque roman dans le(s) suivant(s) en constituant son œuvre en un vaste réseau orographique. ⁴³

⁴² Deville, *Pura Vida*, 143.

⁴³ En cela, Patrick Deville entretient une certaine ressemblance avec Stanley, tel que le décrit son biographe : « Il avait la manie de la complexité et même temps la passion de l'illimité. », Wassermann, *La vie de Stanley*, 225.

